

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



OVNI, Littoral, Études littéraires, Virages

Nicolas Tremblay

Number 133, Spring 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36701ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Tremblay, N. (2009). Review of [*OVNI, Littoral, Études littéraires, Virages*]. *Lettres québécoises*, (133), 57–57.



OVNI, no 1 (numéro-pilote), mai-juillet 2008, 72 p., 12 \$. (OVNI, 4418, rue Messier, Montréal, Québec, H2H 2H9, courriel: ovnimagazine@gmail.com)



S'ajoute désormais au monde des revues *OVNI*, magazine de littérature, d'art et de critique, édité par Le Quartanier, qui, par le fait même, abandonne la publication de sa revue de création littéraire. En mai 2008, le numéro-pilote d'*OVNI* était lancé avec, en couverture, le jeune écrivain Mathieu Arsenault, auteur d'*Album de finissants* et de *Vu d'ici* (parus chez Triptyque), qui s'entretient avec Éric de Larochellière, le rédacteur en chef, aussi éditeur du Quartanier

et poète connu sous le pseudonyme de Loge Cobalt. Arsenault, au fil de la conversation, critique le milieu littéraire québécois, où, selon lui, les écrivains travaillent dans l'isolement en attendant un succès personnel. Alors qu'au contraire une nouvelle littérature, dynamique et expérimentale, naît toujours d'un regroupement d'auteurs réunis autour d'une forme d'expression novatrice qui transcende les individus. Catherine Mavrikakis — qui, par ailleurs, fera la couverture du deuxième *OVNI*, et s'entretiendra avec Arsenault lui-même, qui s'ajoute dès lors au collectif du magazine — abondait dans le même sens dans *Contre-jour* (n° 8, 2005). Pour « rompre le rythme du présent », y écrit-elle, il faut des « dogmes », comme chez Lars Von Trier, des critères esthétiques communs et réfléchis. Selon toute vraisemblance, Le Quartanier de même qu'*OVNI*, qui œuvre en périphérie de l'autre, viennent combler cette lacune éditoriale. Effectivement, le magazine rassemble autour de Larochellière bon nombre de ses auteurs comme Bertrand Laverdure (qui a délaissé Triptyque depuis belle lurette), Patrick Poulin, Marc-Antoine K. Phaneuf, Daniel Canty ou Steve Savage. Ceux-ci et d'autres collaborateurs sympathiques à la maison d'avant-garde tiennent ou tiendront soit des chroniques, soit des critiques sur les arts, dans un langage à la fois savant et accessible, dans des pages au contenu graphique soigné, où sont reproduites, ici et là, des œuvres picturales, tout cela un peu à la manière touche-à-tout de *Spirale*.

LITTORAL, no 2, automne 2008, 88 p., 8 \$. (Littoral/Grénoc, Cégep de Sept-Îles, 175, rue de la Vérendrye, bureau D-128, Sept-Îles, Québec, G4R 5B7, site Internet: www.cegep-sept-iles.qc.ca)



Collaborateur à *Lettres québécoises*, entre autres choses, Renald Bérubé ne nous apprend pas vraiment, dans le deuxième *Littoral*, revue sur l'écriture nord-côtère, qui était Napoléon-Alexandre Comeau. Mais il nous explique, à l'aide de sa lecture détaillée de quatre biographies plus ou moins romancées sur Comeau, la genèse d'un mythe. Le premier ouvrage analysé, qui est aussi le plus ancien parmi les quatre, *Roi de la Côte-Nord*, est paru en 1960, date symbolique, et est signé Yves Thériault. Bérubé, spécialiste de l'écrivain autodidacte s'étant fait à la « force du poignet », lui consacrait par ailleurs un article dans le premier *Littoral*. Ici, Comeau, personnage réel mais dont la vie extraordinaire tient de la légende, lui donne l'occasion de relire une partie du corpus thérausien tout en nous parlant, par la bande, d'autres littéraires qui ont croisé, de près ou de loin, cette figure ayant donné le nom à la ville de Baie-Comeau, dont Pamphile Lemay et Nérée Beauchemin, auteur d'une ode funèbre sur l'autre, « naturaliste, médecin, franc-tireur, trappeur, photographe, pêcheur, cartographe », et j'en passe... Bref, le pari du Grénoc d'étudier les richesses culturelles que recèle la Côte-Nord tient donc en Bérubé un chercheur érudit de même qu'un styliste de talent, comme le montrent les nombreux liens que tisse son article dans une écriture ciselée et originale. Rouxel, du comité de rédaction, souhaite, quant à lui, que des projets comme celui de *Littoral* permettent de « cultiver chez les [jeunes] un fort sentiment d'appartenance » pour les régions qui se dépeuplent au profit des grands centres. Il est vrai qu'on aime seulement ce que l'on connaît bien. Et que pour cela il faut réenchanter, à la façon de Bérubé, le territoire que l'on habite par le regard des autres, tel celui de Pierre Perrault dont les *Toutes Isles* sont présentées dans ce numéro, en plus de bien

d'autres choses, comme l'information voulant que Baie-Comeau devienne la capitale du haïku, après Trois-Rivières, celle de la poésie...

ÉTUDES LITTÉRAIRES, vol. 39, no 2, « Esthétiques de l'invective », hiver 2008, 168 p. (*Études littéraires*, Département des littératures, Faculté des lettres, Université Laval, Cité universitaire, Québec, G1K 7P4, site Internet: www.etudes-litteraires.ulaval.ca)



Penser à Louis-Ferdinand Céline, c'est évoquer, outre le pamphlétaire antisémite, le style qui se résumait, pour lui, à l'émotion. Mais celle que traduit l'auteur du *Voyage* dans ses écrits est, aux yeux des collaborateurs du numéro d'*Études littéraires* sur l'invective, surtout dysphorique, c'est pourquoi il l'évacue, transporté par ses humeurs. Virtuose de la langue mais aussi « monomane de l'injure », selon les mots d'un critique littéraire, Céline s'exprime, en effet, avec une réelle violence verbale. L'invective s'adressant toujours à un destinataire invectivé, il faut donc, lorsque l'on étudie ses manifestations littéraires, identifier sa cible, réelle ou fantasmée. Chez le Céline des pamphlets, on nommera surtout le Juif, mais, pour le romancier, les objets à insulter varient et se multiplient généreusement. C'est que la littérature de fiction ne vise pas nécessairement comme le pamphlet un ennemi à abattre, elle ne s'assimile pas à une simple pragmatique du discours. Par exemple, le pamphlétaire et anarchiste du XIX^e siècle Émile Pouget, créateur du Père Peinard, adresse un langage ordurier à des destinataires bien déterminés, les « richards » qui dominent les prolétaires. Cioran, qui, dans ses premiers écrits, faisait l'éloge de l'extrême droite de sa Roumanie natale, s'est limité, lui, dans ses œuvres françaises, à invectiver l'« imprécis » et le « général », ce que plusieurs liront d'ailleurs comme le signe d'un repentir. Thomas Bernard, de son côté, qui vitupère beaucoup son Autriche, nous rappelle Simon Harel, pratique, dans ses romans *Béton* et *La plâtrière*, une méchanceté littéraire qui ne « concerne même plus la communauté humaine » mais le « réel », cela à la façon du théâtre de la cruauté d'Artaud. Enfin, les surréalistes ont bien profané le cadavre d'Anatole France, apprend-on en fin de dossier, mais, par la suite, ils pratiqueront moins l'invective directe, respectant là-dessus le vœu de Breton mais non celui d'Aragon, plus médisant.

VIRAGES, no 42, « Mon fantôme à moi », hiver 2008, 7 \$. (*Virages*, 260, rue Adelaide Est, boîte 132, Toronto, Ontario, M5A 1N1, site Internet: www.revuevirages.com)



Paul Laurendeau, responsable du quarante-deuxième *Virages*, place son thème, « Mon fantôme à moi », sous le patronage de Jean Rey, « maître du fantastique belge », de qui il cite, dans son prologue, une définition du fantôme, phénomène livresque tout dix-neuviémiste: « forme plus ou moins tangible du subconscient, de votre moi cryptique ». Les nouvelliers qui collaborent à son dossier de littérature fantastique sont plutôt inconnus; certains sont néanmoins familiers des revues, ces rampes de lancement ou bancs d'essai, comme celles de prose brève, *Maebius* ou *XYZ* par exemple, qu'ils fréquentent à l'occasion. Pensons — le « nous » d'usage, ici, est très rhétorique, car existe-t-il d'autres lecteurs de revue aussi éclectiques que moi-même? — à Iris Baty ou à Martine Batanian, qui ont essaimé ailleurs ces derniers temps. Bref, dans l'ensemble, ce *Virages*, bien représentatif de sa facture habituelle, est honnête mais un brin amateur dans son contenu qui se limite à nous raconter des histoires convenues, dont quelques-unes n'échappent pas à un sentimentalisme de mauvais aloi. Chose que vous ne retrouveriez jamais chez les « canailles formalistes » du Quartanier, dont quelques-unes écrivent désormais dans *OVNI*, qui gravite carrément autour d'une autre planète que *Virages*. Laurendeau, qui commet une nouvelle dans son dossier thématique, a de fait une plume que dédaignent les formalistes, un style ampoulé et verbeux que Molière assimilerait à celui de ses précieuses ridicules. Lisez-le pour vous en convaincre. J'ai vu là la trace d'un fantôme...